

La Comédie-Parisienne a fait son ouverture. Avant tout, je veux souhaiter bonne fortune à l'entreprise. La salle de la rue Boudreau est une jolie bonbonnière: son directeur, sympathique, est un artiste. Raisons et conditions excellentes pour souhaiter le succès et pour que le vœu, sincère, se réalise.

Ceci dit, de grand cœur, je dois ajouter que la comédie de madame Gyp est un peu mince et doit être prise pour une entrée de jeu. Elle est cependant, quoique datant de plusieurs années et ayant été jouée à Saint-Pétersbourg, à la mode du jour. Cette mode consiste à dire assez de mal des «gens du monde»; et ce qu'il y a de piquant, c'est que ceux-ci, non contents d'applaudir à ce mal qu'on dit d'eux, taillent au besoin leur plume d'amateurs pour faire de même. C'est ainsi que se préparent les révolutions. Mais c'est affaire aux «gens du monde», que je n'ai guère à défendre. Leur imprudent snobisme me divertit simplement.

C'est donc dans le grand monde que nous introduit madame Gyp. Je parlerais que parmi les seigneurs qu'elle nous montre, il n'en est pas un qui ne fasse partie d'un cercle élégant d'où les journalistes sont exclus! Et, parmi les dames, nulle, je pense, qui ne soit pas «née». Ce qui n'empêche que ces gens font d'assez laides choses. La meilleure de ces péronnelles est certainement mademoiselle Eve, dont le seul tort, aux yeux de sa grand'mère la douairière, est de ne pas vouloir se marier. Eve est pourtant recherchée par un très gentil garçon, Robert de Gueldre. Seulement elle se méfie du mariage, en quoi elle n'a pas tort, à en juger par la façon dont en usent les personnes de son entourage. Cependant Eve a promis de se décider et de donner réponse avant la fin du bal auquel nous assistons. Si elle danse le cotillon avec Robert, elle épousera. Or, pour la décider à dire ce «oui» un peu original en sa forme, la douairière dépêche à Eve un ami d'enfance, Pierre, pas très beau, mais sérieux, formé par les longs voyages d'où il revient. Pierre s'acquitte de sa commission en conscience; mais il n'est pas malaisé de s'apercevoir qu'il aime la jeune fille avec qui il a joué enfant et que celle-ci l'aime. Cependant, comme il ne se déclare pas, Eve accorde à Robert le symbolique cotillon.

Puis, après cet épisode, qui constituerait à lui seul un acte odéonesque, pimenté du piment de *la Vie parisienne*, une façon de drame s'ouvre. Xaintrailles, un coureur d'aventures qui ne connaît pas de cruelles, est l'amant d'une noble dame, femme d'un de ses amis, naturellement. Et, dans le château où se retrouvent les personnages que nous avons rencontrés au bal, Xaintrailles profite de la nuit pour aller retrouver sa maîtresse. Mais l'intempestif mari de celle-ci, à sa bêtise ordinaire, joint celle d'avoir la fantaisie d'aller chez sa femme. Grand émoi, fuite de l'amant qui, en se sauvant, passe par la chambre d'Eve et en est vu sortant. Car il y a là une petite fille male élevée, Loulou, un Bob féminin de seize ans, qui allie à l'innocence convenue de son âge les curiosités, d'un esprit trop éveillé, et cette petite peste n'est pas seule à ouvrir l'œil dans la maison. Tout le monde est dans l'escalier, car on va en chasse.

Eve, accusée d'avoir reçu Xaintrailles en visiteur nocturne et ayant juré de ne pas parler, est «lâchée» par tout le monde, même par son fiancé,

Robert. Seul, Pierre la défend et croit en elle. Aussi, quand Eve est innocentée par Loulou, qui apprend d'où Xaintrailles venait vraiment (sauf au mari: mais, celui-ci, on lui fait croire que le galant venait de chez une chanoinesse qui court après les petits jeunes gens) Pierre l'épouse. Comme c'est un homme sage, je suppose qu'il lui fera un peu changer ses relations. Car, en vérité, sauf Pierre et Eve, et la douairière – une sainte! – ce monde est d'une légèreté redoutable en sa sécheresse. Pas même la passion, à qui tout se pardonne!

Cette action, peu neuve, est soutenue par un entrain réel du dialogue, où il y a bien des papotages, bien des redites, mais aussi de jolis traits, des mots piquants, dont un obscène, sur Abélard, et qui a fort réussi. De plus, malgré un scepticisme voulu et un peu artificiel, l'émotion paraît en deux ou trois scènes, qui en deviennent les meilleures de la comédie. Beaucoup serait à dire sur cette peinture des mœurs du monde, telle que nous la trouvons dans *Eve* et dans d'autres récentes comédies. Mettons qu'on médite un peu trop de ces mœurs? En tout cas, leur légèreté est traduite à ravir par une interprétation toujours alerte, souvent excellente.

Il faut citer, en premier lieu, M. Cooper, qui a fait de son Xaintrailles, conquérant et un peu niais tout de même, une figure tout à fait fine. Avec lui, MM. Luguët, Berton fils, Gémier, etc., etc. Très nombreuses, les femmes sont charmantes pour la plupart. Madame Dux m'a surtout plu là où elle est émue. Il faut citer madame Leriche, en douairière; madame Gallet et madame Berthier, chanoinesse très inflammable. On a fort applaudi mademoiselle Dallet dans le personnage de la petite Loulou. On nous dit bien que cette aimable enfant est mal élevée, et même pas élevée du tout. N'importe, il me semble qu'elle eût pu conserver une nuance de distinction dans ses gamineries scabreuses: un peu trop de Montmartre et pas assez de faubourg Saint-Germain, amusante et applaudie néanmoins.

A ce spectacle, qui n'est pas, en somme, sans curiosité, on a ajouté, variant les genres, une pantomime de M. Silvestre, *Salomé*. J'ai le regret de constater que, de ce drame voluptueux et terrible que tant de vrais artistes se plurent à nous raconter ou à nous peindre, M. Silvestre n'a su tirer qu'une sorte de charade obscure et sans intérêt. Il n'y a donc à parler que de la Loïe Fuller, qui joue Salomé: non de la danseuse ou de la mime, qui mime comme un télégraphe, mais de la faiseuse de tours qui a perfectionné la danse des écharpes et des voiles colorés et obtenu des effets exquis. Ceci mérite tout à fait d'être vu et applaudi.

A l'Odéon, le même soir, on jouait *Rose d'automne*, de M. Dorchain. Je n'ai pu que lire cet acte, sans action, mais d'une langue charmante et où les sentiments délicats s'expriment dans une grâce discrète. Œuvre d'auteur dramatique? Je ne sais: mais style et délicatesse de vrai poète.

LE FIGARO, 5 mars 1895, p. 3.

Journal Title:	LE FIGARO
Journal Subtitle:	
Day of Week:	mardi
Calendar Date:	5 MARS 1895
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	64
Year:	41 ^e ANNÉE
Series:	3 ^e SÉRIE
Pagination:	3
Issue:	
Title of Article:	LES THÉÂTRES
Subtitle of Article:	Comédie-Parisienne: <i>Mademoiselle Eve</i> , comédie en trois actes, de Mme Gyp. – <i>Salomé</i> , pantomime lyrique en un acte, de M. A. Silvestre, musique de M. Pierné. – Odéon: <i>Rose d'automne</i> , comédie en un acte, de M. Dorchain.
Signature:	Henry Fouquier
Pseudonym:	
Author:	
Layout:	Internal main text
Cross-reference:	